



HAL
open science

De l'antisémitisme au fascisme en Roumanie

Traian Sandu

► **To cite this version:**

Traian Sandu. De l'antisémitisme au fascisme en Roumanie : naissance du Roumain nouveau régénéré par la révolution de droite. *Analele Universității București*, 2008, Année X, pp.32-46. hal-00550328

HAL Id: hal-00550328

<https://hal.science/hal-00550328>

Submitted on 3 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'antisémitisme au fascisme en Roumanie : naissance du Roumain nouveau régénéré par la révolution de droite

Au sein du complexe fasciste, la séparation entre corpus idéologique et pratique quotidienne est artificielle, puisque la prétention du projet fasciste est de saisir la totalité de la personnalité dans ses plus intimes ressorts et actions. D'après les interprétations modernes du *new consensus*¹ – définissant le fascisme comme une révolution globale idéologiquement articulée reposant sur une pratique de religion politique qui promet une résurrection nationale –, le fascisme est une idéologie de l'action concrète au service d'une foi, d'un « témoignage ». Toutefois, la constitution d'un corpus idéal et programmatique fait partie de la formation du mouvement préfasciste, précédant le saut qualitatif de la rupture avec l'extrême droite antisémite de 1927.

Constantin Iordachi, dans le meilleur essai sur l'insertion de la Garde de fer² dans le *new consensus*, place ainsi à juste titre un « saut idéologique » en 1933, après l'adhésion du groupe de la jeune génération intellectuelle de la revue *Axa*, qui ouvre à Codreanu les portes du monde bucarestois de la pensée et le propulse sur la scène de la grande politique. C'est une étape et une dimension importantes dans l'évolution du Mouvement légionnaire, de sa visibilité, de sa structuration et de sa maturation politique : l'interdiction et la répression de décembre 1933, suivies de l'assassinat du Premier Duca, puis de la résurrection du Phoenix un an après parlent d'eux-mêmes. Mais le programme idéologique bien rangé dont le Mouvement légionnaire se dote enfin à partir de 1933 sous l'influence d'*Axa* est-il vraiment essentiel pour comprendre le succès de son idéologie au sens *new consensus* du terme ? La mixture aux influences plurielles et hétérogènes qui est servie aux militants de la nouvelle foi relève davantage de la potion magique que de la liste par points parfois contradictoire enchaînant ultranationalisme autochtoniste et religieux, populisme ouvrier et agrarien, ainsi que les classiques définitions négatives – les anti- communisme, sémitisme, parlementarisme, libéralisme –, tous nécessaires mais pas suffisants. Si l'on date de 1933 l'acquisition d'un programme idéologique, est-ce à dire que la Légion serait née et aurait vécu sans idéologie bien définie entre 1927 et 1933 ? Codreanu n'aurait-il bâti son aura charismatique qu'à partir de la création de la Légion en 1927 ? *Quid* alors de son immense prestige acquis à la suite de l'assassinat de 1924 et de son acquittement ? Quant au succès bucarestois, puis à la foudroyante expansion nationale entre 1935 et 1937 du mouvement de militants fanatisés, auraient-ils dépendu en si grande mesure de la mise en ordre par quelques jeunes intellectuels radicaux de son programme ? La réponse implicite au regard de la nature charismatique du pouvoir de Codreanu et des méthodes de massification d'un mouvement politique dans un pays rural à moitié analphabète ne peut être que négative, ainsi qu'en témoignent les solides chapitres consacrés à ces aspects autrement essentiels par Constantin Iordachi lui-même. D'ailleurs, même dans des pays avancés comme l'Allemagne ou l'Italie, le programme n'était pas une priorité, et vint davantage couronner l'action et la politique déjà mises en place.

¹ La définition la plus englobante et la plus claire de ce mouvement interprétatif se trouve chez Roger GRIFFIN, « The Concept that Came Out of the Cold : the Progressive Historicization of Generic Fascism and its New Relevance to Teaching Twentieth-century History », *History Compass* 1 (2003) EU 039, 001–041 ; ses réalisations les plus achevées se trouvent dans les publications de George Mosse, Stanley Payne et Roger Griffin.

² *Charisma, Politics and Violence : The Legion of the « Archangel Michael » in Inter-war Romania*, Trondheim Studies on East European Cultures & Societies, décembre 2004, 190 p. 89. Voir aussi le bref essai de Valentin SÂNDULESCU, « On the ideological characteristics of the Romanian Legionary Movement : a synthetic account », dans *Studia Universitatis Petru Maior*, Series Historia, 2005, 272p, p141-154.

Cela n'interdit bien évidemment pas l'analyse de l'affichage du « contenu » idéologique dont le Mouvement légionnaire est porteur. Il ne doit toutefois pas être appréhendé tant au travers des textes théoriques, qui n'existent d'ailleurs pas en tant que tels ; en outre, les passages généraux doivent prioritairement être cherchés sous la plume de Codreanu lui-même, seul véritable guide idéologique au sens fort. Même lorsque d'autres penseurs ou même des membres de la Légion ont la primeur de tel ou tel aspect de l'idéologie légionnaire, cet aspect ne fait véritablement partie du corpus qu'une fois avalisé par Codreanu.

Or même son livre majeur, *Pentru legionari - La Garde de fer*³, est significativement un mélange de fragments théoriques, de rétrospectives historiques et autobiographiques et de mises au point organisationnelles. C'est du moins ainsi que l'idéologie « vint à eux » de façon sensible et que les légionnaires en reçurent les stigmates, dont les contours les distinguaient des autres membres de la société.

Cette approche trouve une justification *a contrario* dans la publication en 2003 par de zélés épigones d'un recueil théorique intitulé *Doctrina mișcării legionare - prezentare concisă*⁴ (la doctrine du mouvement légionnaire - présentation concise). Ce sont certes des textes du seul Codreanu glanés dans ses écrits et présentant un caractère général, mais ils mêlent, comme les écrits originaux, des extraits théoriques à des éléments de programme et d'organisation : comment pourrait-il en être autrement, alors que le corpus idéologique fasciste articule idées et méthodes de pénétration des masses – foi exclusive et radicale en ces idées, rites et fêtes, style et attitudes codifiés liés à ces idées ? Considérons néanmoins les idées seules, artificiellement détachées du reste du corpus dans un effort un peu stérilisant pour une idéologie vivante.

Si l'on prend *Pentru legionari* pour la réalisation doctrinaire la plus aboutie de Codreanu, il reste encore à choisir l'ordre d'exposition de ces idées à partir de l'ouvrage. Doit-il être logique et commencer avec la deuxième moitié du livre, donc avec la création de la Légion en 1927 et l'exposé de ses fondements philosophiques – « matière », « raison » ? C'est le cheminement adopté par Roxana Simionescu, qu'il serait aisé de suivre dans son effort de mise en ordre. Effort justificateur *a posteriori* donc fallacieux néanmoins, car les priorités appartiennent à l'auteur, et doivent être respectées dans leur ordre d'apparition. Après tout, l'ouvrage est rédigé en 1935 et il était aisé à Codreanu de composer, *post ex*, l'enchaînement qu'il souhaitait. Une autre lecture s'impose alors, avec d'autres priorités.

Le « socialisme national-chrétien » de 1919 : les ingrédients du fascisme

Un ultranationalisme ethniquement exclusif est un thème qui rapproche le légionnarisme des autres extrémismes de droite européens, mais qui ne les distingue pas des mouvements préfascistes virulents dont Codreanu rappelle l'influence sur lui en évoquant sa formation secondaire :

« Comme bagage intellectuel, j'avais les connaissances qu'on m'avait enseignées au lycée. ... Mais, en plus des ouvrages classiques roumains, j'avais lu tous les articles du *Semănătorul* (Le Semeur) et du *Neamul Românesc* (La Nation roumaine), les journaux de N. Iorga et de A.C. Cuza. ... Sous une forme élevée, ces articles affirmaient les trois impératifs de vie du peuple roumain : »

« 1. *L'union de tous les Roumains.* »

« 2. *Le relèvement de la classe paysanne par l'accession à la propriété et aux droits politiques.* »

« 3. *La solution du problème juif.* »

³ CODREANU, *La Garde de Fer*, titre original : *Pentru legionari* (Pour les légionnaires), Bucarest, 1936. Paru en français sous le titre *La Garde de Fer*, Paris, Ed.Prométhée, 1972, 470p.

⁴ Roxana Simionescu, Bucarest, Lucman, coll. *Restituiți istorice*, 199 p. et 39 p. d'illustrations hors-texte.

« Deux maximes figuraient en manchette sur toutes les publications nationalistes de ce temps-là. L'une de N. Iorga : »

« 'La Roumanie aux Roumains, rien qu'aux Roumains, et à tous les Roumains.' »

« L'autre de A.C. Cuza : »

« 'La nationalité est la force créatrice de la civilisation humaine, la civilisation est la force créatrice de la nationalité.' »⁵

Le Codreanu de 1935 ne trouve rien à retrancher et, somme toute, peu à ajouter à ce qui avait été si bien dit avant lui par des maîtres qu'il ne contesta qu'avec le temps et davantage pour des questions de style élevé au rang de doctrine que d'idées politiques au sens propre. Seuls ses compagnons de route publicistes et universitaires devaient fournir, bien plus tard, les moyens intellectuels pour enrichir le corpus idéal hérité. Encore puisèrent-ils dans la religion orthodoxe traditionnelle pour "coller" à la vague irrationaliste consécutive à la guerre et à une teinte agrarienne inévitable dans cet espace. Ces spécificités de l'extrême droite roumaine de l'entre-deux-guerres dont nous traiterons ailleurs, restent proches des idées des grands prédécesseurs, tant le légionnarisme, plus que ses équivalents contemporains, reste une question de style. Il est significatif que les tensions avec Iorga et la concurrence très dure avec le mouvement de Cuza ne l'empêchent pas de chanter leurs louanges en tant que doctrinaire.⁶ Comment aurait-il d'ailleurs pu faire autrement, alors qu'il resta dans le sillage du second jusqu'en 1927 et qu'il n'avait pas renouvelé leur pensée ? Mais en 1936, lors de la parution du livre, cela lui permettait aussi de ne pas apparaître comme un ingrat et de ménager l'avenir pour une éventuelle collaboration dans l'accession au pouvoir avec la droite nationaliste plus traditionnelle.

La première pause théorique dans la narration de l'année 1919 s'intitule « le socialisme national-chrétien », et est enchâssée dans une section du livre consacrée aux combats anti-communistes de « la Garde de la conscience nationale »⁷, première formation préfasciste que codirigeait le jeune Codreanu de vingt ans. Il déroule donc le discours populiste bien connu, ni-droite ni-gauche, qui fait le succès des radicalismes non-communistes de l'après-Première Guerre mondiale :

« 'Ce n'est pas suffisant de vaincre le communisme. Il nous faut aussi lutter pour la défense des travailleurs. Ils ont aussi droit au pain et à la dignité. Nous devrions lutter contre les partis oligarchiques en créant des œuvres nationales, où les ouvriers puissent faire triompher leurs revendications dans le cadre de l'État, et non pas contre l'État.' ... Nous commençâmes alors à grouper des ouvriers en syndicats nationaux et même à organiser un parti politique : le 'Socialisme national chrétien'. »⁸⁹

Ce n'est pas tant la diatribe anti-communiste et anti-bourgeoise longuement développée qui importe, mais la forme qu'elle prend, celle du *Credo*, que nous retrouverons dans l'idéologie comme pratique et vie quotidienne :

« 'Je crois en un seul État roumain, un et indivisible, étendu du Dniestr à la Tisa, comprenant les Roumains, et rien que les Roumains, défenseur du travail et de l'honneur, craignant Dieu et dévoué au pays et au peuple ; État accordant des droits civils et politiques égaux, à l'homme et à la femme, protégeant la famille.' »¹⁰

Le style transformant le nationalisme patriotique en religion partisane est plus prégnant que d'autres dimensions caractéristiques du fascisme, elles aussi présentes, comme le populisme ouvriériste – le *Credo* se poursuit par une injonction à « atténue[r] les différences de classes » et à procéder à la réforme agraire générale –, l'émancipation des

⁵ CODREANU, *La Garde de Fer*, p.9-10.

⁶ « C'est dans son Université [de Iași], devenue l'Ecole du Nationalisme, que brille en sa chaire d'économie politique la grande personnalité du professeur A.C. Cuza. » (*ibid.*)

⁷ CODREANU, *La Garde de fer*, *op. cit.*, p.14-25.

⁸ « Je n'avais encore entendu parler, en ce temps-là, ni d'Adolf Hitler, ni du national-socialisme allemand (note de l'auteur). »

⁹ *Ibid.*, p.19-20.

¹⁰ *Ibid.*, p.20-21.

femmes comme partie intégrante d'une société à mobiliser totalement. Deux autres traits d'un préfascisme bien engagé se retrouvent dans la confusion entre nation et parti – « Je crois en un drapeau tricolore, entouré de l'auréole du Socialisme national-chrétien »¹¹ – et surtout dans la résurrection nationale par l'élite éclairant les masses, cette *palingenesis* caractéristique des révolutions fascistes mise en évidence par les travaux de Roger Griffin :

« J'attends la résurrection de la conscience nationale jusque chez le plus humble des pâtres, j'attends la descente des gens éclairés, au milieu des masses qui peinent, pour les reconforter et les aider dans la véritable fraternité, fondement de la Roumanie de demain. Amen. »¹²

Nous nous trouvons au cœur même de la volonté d'un soulèvement des masses par la jeune génération insatisfaite devant les insuffisances supposées de la victoire de 1918-1919. Outre la révélation du chômage intellectuel et de la concurrence des minoritaires dans les emplois du tertiaire supérieur, y compris dans ceux destinés à la direction de l'Etat et de la société¹³ – conscience qui se développa au cours des premières années universitaires de l'après-guerre – ce fut bien la réaction contre le danger communiste et contre les élites bourgeoises jugées matérialistes, incapables et irresponsables qui alimentèrent le premier pré-fascisme. Seul un élément de l'idéologie fasciste de la maturité manque ici à l'appel : le radicalisme antiparlementaire, remplacé dans le *Credo* par l'appel à la suppression de la Chambre haute au profit d'un Parlement unicaméral enfin élu au suffrage universel. Cet éphémère démocratisme parlementaire du pré-fascisme s'épuisa dans l'euphorie unanimiste de l'unification, qui dura peu. Il indique néanmoins qu'il n'y avait pas de contradiction fondamentale entre révolution fasciste et instrument parlementaire, et que tous les moyens étaient bons pour réaliser l'idéal. Avec la massification des troupes consécutive à la crise de 1929, Codreanu réutilisa avec prédilection ce moyen de légitimation sociale, de participation politique et de tribune propagandistique, tout en promettant de le supprimer une fois arrivé au pouvoir.

De l'antisémitisme à la révolution de la Roumanie nouvelle : émergence du fascisme

Selon George Mosse, le racisme est une idéologie à part entière, distincte du nationalisme et du fascisme – ainsi que l'exemple mussolinien le prouve –, mais susceptible de les rejoindre et de s'y articuler¹⁴. Dans le cas roumain, les trois semblent consubstantiellement liés, mais leur généalogie du tournant du siècle les distingue néanmoins : la synthèse fasciste insiste moins sur l'exclusion des Juifs que sur l'intégration des Roumains dans le mouvement totalitaire. Cet article décrit la rupture progressive entre Codreanu et A.C. Cuza sur ce thème de la centralité de la question juive et sur son effacement au profit des dimensions organisationnelles, générationnelles et de religiosité politique du mouvement totalitaire.

Lorsque le mouvement atteint sa maturité, vers 1933, les observateurs extérieurs ne se trompaient pas sur son caractère de fascisme euro-synchrone, malgré ses dénégations et sa dimension religieuse d'adaptation à la société roumaine retardataire. Ainsi, au début de décembre 1933, le ministre de France à Bucarest, d'Ormesson, expédia une dépêche synthétique sur le mouvement et son chef :

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, p.22.

¹³ *Ibid.*, p.30 : « les nationalistes s'attachent des brassards tricolores aux manches, ameutent la plèbe intellectuelle contre les juifs et incitent les prêtres à lancer l'anathème contre nous. » (citation du *Opinia* (l'opinion) du 10 août 1919). L'ouvrage fondamental pour l'analyse de cette concurrence ethnique pour la maîtrise des emplois de responsabilité est celui de Irina LIVEZEANU, *Cultural Politics in Greater Romania: Regionalism, Nation Building, and Ethnic Struggle, 1918–1930*, Cornell University Press, 1995.

¹⁴ « Racisme et nationalisme », chap.3 de *La Révolution fasciste*, *op. cit.*, p.85-100.

"Le programme de la "Garde de fer" se rapproche singulièrement, semble-t-il, de celui d'Hitler. ...[Les] principaux points ... sont inspirés ... par les principes d'autorité, de régénération religieuse et morale, de purification de la race, de nationalisme, d'une part, par un souci d'unification nationale et de centralisation du pouvoir, d'autre part, enfin par des idées d'une démagogie extrême." ¹⁵

Codreanu a toujours avoué sa dette idéale envers A.C. Cuza, le théoricien précoce de l'antisémitisme roumain. Ses origines proches du socialisme et son association avant 1914 avec Nicolae Iorga, l'historien devenu une sorte de conscience morale du nationalisme progressiste, donnèrent à Cuza une aura particulière. Il la mit au service d'un antisémitisme étayé essentiellement par les arguments socio-économiques de la concurrence professionnelle, auxquels ses étudiants en droit et en économie politique de l'Université de Iași étaient particulièrement sensibles.

Codreanu eut une attitude ambivalente et radicale à l'égard de Cuza, de Iorga et des autres théoriciens et politiciens nationalistes et/ou racistes. Autant il intégra à son livre de longues pages extraites des écrits de ses mentors commentées avec enthousiasme¹⁶, autant il les combattit dans la vie politique pour des raisons de concurrence dans l'espace de la droite de l'échiquier politique, par souci d'unicité du mouvement nationaliste autour de sa personne et par constat de l'incompatibilité entre mouvements traditionnels et mouvements nouveaux désireux de soulever les masses contre l'ordre établi. Les deux personnages jouèrent d'ailleurs un rôle dans la fin politique et même, indirectement et à leur corps défendant, dans la mort de Codreanu.

Respectueux du rythme action/ puis exposé idéologique qui structure son ouvrage, Codreanu fait intervenir les écrits de Cuza après le récit des combats des étudiants chrétiens pour noyauter les associations estudiantines et de la grève de 1922 pour obtenir le *numerus clausus*. Codreanu se décharge donc commodément sur son mentor en citant un article de fond sur « la science de l'antisémitisme »¹⁷, n'hésitant pas à emprunter le discours rationnel en la matière – ce qui souligne le saut qualitatif ultérieur du passage au fascisme, qui dépasse la dimension idéale de l'antisémitisme pseudo-scientifique au profit de la foi néo-religieuse. Après avoir cité les noms de tous les génies européens et roumains ayant exprimé des sentiments antisémites, Cuza se livre à une théorisation qui illustre l'analyse de George Mosse sur le racisme comme système théorique et idéologie à part entière :

« La science de l'antisémitisme a pour objet le judaïsme en tant que problème social et de la sorte elle est nécessairement la synthèse de toutes les sciences qui peuvent contribuer à éclairer ce problème. »¹⁸

Les sciences ainsi convoquées étaient l'histoire, l'anthropologie, la théologie, la politique, l'économie politique et la philosophie, chacune commentée dans le sens d'un apport à la science antisémite. Ce panachage impressionnant devait aboutir à « éliminer les juifs du milieu des autres peuples, mettre fin à leur existence parasitaire, contre-nature ». La violence brute dans ce processus était justifiée, puisque « l'instinct antisémite[, qui] s'accompagne parfois de sauvagerie et de haine » était vérifié et étayé par les niveaux supérieurs de l'intellect que sont la conscience et la science de l'antisémitisme¹⁹. Ce passage jette par ailleurs une lumière assez crue sur l'expression éliminatrice de l'antisémitisme roumain, à défaut d'une volonté d'application immédiate chez le vieux Cuza.

¹⁵ D. n°413 du 4 décembre 1933, Z Roumanie 171, f.87-89.

¹⁶ « La plus grande chance que nous ayons eue, tous les Roumains, a été de posséder le professeur Cuza, un des plus brillants connaisseurs de la question juive du monde. » (CODREANU, *La Garde de fer*, op. cit., p. 44)

¹⁷ La science de l'antisémitisme », dans *La Défense nationale*, n°16 du 15 novembre 1922, cité dans CODREANU, *La Garde de fer*, op. cit., p.47-51.

¹⁸ *Ibid.*, p.48.

¹⁹ *Ibid.*, p.50.

Mais entre deux chapitres « négatifs » consacrés à l'antisémitisme et s'appuyant sur Cuza, Codreanu intercale des développements plus « positifs » sur le culte de l'histoire nationale et l'exemplarité des ancêtres glorieux, qui légitiment l'action politique plus que la décision des urnes. Si l'idée n'était pas neuve au sein des nationalismes européens depuis le XIX^e siècle, surtout pour une petite nation soumise à l'influence étrangère, Codreanu la reprend à son compte et se libère de la tutelle intellectuelle de ses mentors pour esquisser une rupture qui place le futur chef charismatique au centre de l'idéologie nationale :

"Cette tradition de défense [de la Nation] s'est vérifiée glorieuse durant le cours de notre histoire et elle se prolongera virtuellement dans l'avenir. ... Parfois, seuls des individus isolés, reniés par leur génération, suivent cette voie. Ce sont eux qui, à ces moments-là, représentent la nation et parlent en son nom. Ils ont pour soutien les millions de morts et de martyrs du passé et les générations futures."²⁰

Ceci n'empêche pas de développer dans un chapitre entier le « problème juif en Roumanie »²¹ et de débiter à nouveau par une sous-section de révérence à « l'opinion des professeurs A.-C. Couza et N. Iorga »²². Il reprend, après le récit de son voyage en Allemagne en 1922 et la découverte des noms de Mussolini et de Hitler, le fil de l'analyse « scientifique » de la question juive. D'emblée, outre les références prestigieuses aux professeurs d'université, il s'empresse d'inverser l'accusation des détracteurs de l'antisémitisme : le désaccord sur le nombre réel des Juifs lui permet de gloser sur leur œuvre antinationale secrète et cachée, et de s'attribuer l'approche rationnelle et scientifique du problème : « les Juifs du monde entier redoutent l'exactitude des statistiques »²³. Construisant sur la théorie du complot popularisée après la traduction des *Protocoles des sages de Sion* en 1922 par son futur beau-frère Moța, Codreanu emploie dans cette présentation une technique discursive de combat qui se veut le pendant actif de l'analyse neutre des universitaires : démasquer l'adversaire de la nation. Cette technique, bien analysée pour le communisme, a un substrat idéologique fort : l'ennemi caché est le Diable sur Terre et a besoin, non pas d'un Dieu caché transcendant, mais de l'envoi d'un nouveau Messie pour le démasquer. Le culte du secret de l'être-repoussoir appelle une épiphanie messianique du néo-rédempteur. La diabolisation du Juif va de pair avec la déification de celui qui le démasque pour le détruire.

Pourtant, cette violence à ressort social mais idéologiquement assumée entre en conflit avec une autre hypostase du néo-Messie fasciste, celle du Rédempteur de toute la communauté nationale, y compris, selon certaines sources et dans certains contextes bien précis, des minorités juives. Codreanu pouvait-il suivre à cet égard le modèle du premier Mussolini plutôt que celui de Hitler ? Il faut ici faire un sort à un épisode bien ultérieur, situé en 1937 et selon lequel Codreanu aurait désavoué la violence antisémite comme contraire à l'unanimité de l'amour national véhiculé par le charisme du chef fasciste. En 1937, dans le contexte très particulier du rapprochement avec certaines forces démocratiques en vue de mettre en échec le gouvernement personnel du roi, Codreanu aurait rencontré le rabbin Alexandru Șafran, futur grand rabbin, et aurait discuté à cœur ouvert des problèmes sociaux et de leur traduction politique. L'épisode est repris dans plusieurs publications pro-légionnaires²⁴, mais il semble néanmoins apocryphe²⁵, même s'il cadre bien – un peu trop ? –

²⁰ *Ibid.*, p.63-64.

²¹ *Ibid.*, p.83-107.

²² *Ibid.*, p.83-87.

²³ *Ibid.*, p.83.

²⁴ Voir, par exemple, chez Mircea Dimitriu, « Istorie comentată a Mișcării legionare, 1927-1999 » (histoire commentée du mouvement légionnaire, 1927-1999) dans *Corneliu Zelea Codreanu și epoca sa* (Corneliu Zelea Codreanu et son époque), publié par Gabriel Stănescu, Bucarest, Criterion Publishing, 2001, 407p, p62-82, ici,

avec le légionnarisme comme idéologie de l'amour unanimiste, mais aussi avec les intérêts politiques bien compris de l'année 1937.

Les écrits précédant de peu cet excursus dans l'unanimisme total gardent en effet leur teneur antisémite connue. Dans *Pentru legionari*, rédigé en 1935 et 1936, Codreanu reprend à son compte les analyses de son ancien mentor et de ses disciples : « Les thèses que je défends ci-dessous appartiennent pour l'essentiel à la pensée du professeur Cuza²⁶. Ou encore : « Voici les constatations faites par le professeur N. Iorga sur le nombre des juifs et la date de leur établissement chez nous. »²⁷ Suivent de longues citations dont Codreanu tire les sous-sections du « problème de la terre roumaine »²⁸ – où, dans un développement idéologique très *Blut und Boden*, il refuse aux Juifs l'accès au territoire sacralisé de la patrie – et du « problème des villes »²⁹, d'essence plus sociopolitique, puisqu'elles représentent les centres économiques, culturels et politiques d'un pays désormais considérés comme tenus par les Juifs. Le raisonnement se construit comme un vaste syllogisme : les Juifs se trouvent en-dehors de la terre roumaine, de son identité ; or ils en colonisent les centres nerveux, ces villes où se concentre le pouvoir ; donc ils révèlent « les trois problèmes primordiaux de la civilisation roumaine »³⁰. Ces problèmes sont « les écoles roumaines » colonisées par les Juifs, surtout aux niveaux secondaire et supérieur, « la classe dirigeante roumaine » formée de Juifs ou de Roumains qui leur sont soumis, et « la culture nationale », donc la manifestation active de son identité au travers de ses œuvres, désormais parasitées par la domination juive :

« Une nation se préoccupe du problème de sa culture qui est le plus important de tous, comme le ferait un arbre pour ses propres fruits : s'il se voyait couvert de chenilles et empêché de remplir sa mission qui est de donner des fruits, il se poserait le triste problème de sa raison d'être. »³¹

Le syllogisme est bouclé, mais refermé sur lui-même de manière tautologique, puisqu'il revient à la fabrication de l'identité nationale grâce à la formation des élites au sein des écoles. Ce long exposé n'apporte rien de nouveau en matière d'analyse ; seule sa conclusion implicite et néanmoins patente dégage la nature du fascisme roumain des autres mouvements de droite : puisque le régime est incapable d'assurer la formation d'élites respectant l'intégrité nationale et de garder la richesse du pays entre les mains de ses nationaux entendus au sens ethno-religieux du terme, le mouvement légionnaire et ses structures – le nid avant tout – doivent le remplacer dans sa mission et prendre en charge l'ensemble du développement social. C'est donc tout naturellement que Codreanu enchaîne avec une section sur son « retour au pays »³² de Messie national et la reprise de la lutte avec la création de la LANC, rendant caduques toutes les analyses séparées entre idéologie et action éducatrice et politique. Codreanu l'exprime lui-même, dans un commentaire méta-textuel qui fonde l'imbrication entre étude idéologique et narration événementielle :

p81-82 ; voir aussi Răzvan Codrescu, *Spiritul dreptei* (l'esprit de la droite), Bucarest, Bucarest, Ed. Anastasia, p171-172. Les auteurs citent le livre du rabbin en chef *Marx a été antisémite* d'où ils extraient quelques citations : « Nous parlions depuis plus de deux heures. Ce n'était pas une discussion de cabinet, mais ici se sont mélangés les douleurs du monde. ... Ses vérités et les miennes, brûlaient, torturaient pensée et âme, quémendant réponses, arguments, avant que nous nous séparions amis. » (notre traduction)

²⁵ Michael SHAFIR, *Între negare și trivializare prin comparație, negarea Holocaustului în țările postcomuniste din Europa centrală și de est* (entre négation et trivialisation, la négation de l'Holocauste dans les pays postcommunistes d'Europe centrale et orientale), Bucarest, Polirom, Coll. Document, 160p, p96.

²⁶ CODREANU, *La Garde de Fer*, op. cit., p83.

²⁷ *Ibid.*, p86.

²⁸ *Ibid.*, p88-90.

²⁹ *Ibid.*, p91-94.

³⁰ *Ibid.*, p95-101.

³¹ *Ibid.*, p100.

³² *Ibid.*, p109-181.

« Dans les pages qui suivent, les lecteurs de ce livre seront surpris de trouver quelques extraits des œuvres de certains des plus grands esprits et des plus nobles caractères de notre pays, qui, en 1879, ont lutté avec obstination pour les droits du peuple roumain, et qui ont affronté avec courage les menaces de toute l'Europe. »

« Sans doute ces fragments surchargent et compliquent le plan de notre ouvrage. Cependant j'ai tenu à les publier, non seulement à cause des arguments qu'ils nous apportent, mais aussi et surtout pour mettre de nouveau en lumière le courage et le talent de ces nobles écrivains que l'occulte conspiration judéo-maçonnique a persécutés, et qu'elle a étouffés sous des tombeaux d'oubli, parce qu'ils avaient écrit, parce qu'ils avaient pensé, parce qu'ils avaient lutté comme de vrais héros du peuple roumain. »

« Notre génération qui s'éveille, après cinquante ans d'abdications politiques, en face du problème juif, se retourne vers les convictions, vers les sentiments qui ont animé les nobles caractères de 1879 et elle s'incline avec reconnaissance et piété devant les grandes ombres de ceux-ci. »³³

Ce florilège de textes, souvent de discours politiques tenus à la Chambre ou au Sénat, par des grands noms de la littérature roumaine qui étaient souvent élus, renvoie au contexte particulier des pressions occidentales au Congrès de Berlin en vue d'accorder la citoyenneté aux juifs en échange de la reconnaissance de l'indépendance roumaine par rapport à l'Empire ottoman. La question avait été reprise en 1919 à la Conférence de Paris, dont les exigences furent transcrites dans la Constitution de 1923, boudée par les ultranationalistes pour ces concessions faites aux minorités, mais aussi par les Transylvains, pour les raisons inverses de l'ignorance à l'égard de leurs attentes décentralisatrices.

Codreanu reprend ici sa technique de la révérence à l'égard de certaines valeurs conservatrices du passé, hommes et idées, tout en marquant sa volonté de ne laisser aucun aspect de la vie sociale, et notamment de la formation intellectuelle, en-dehors de l'emprise du parti et de son chef. La problématique réside dans l'insertion de cette tradition au sein de la rupture fasciste. Bien évidemment, les quelques grands écrivains et hommes politiques dont Codreanu extrait ici quelques pages ne constituent que les prophètes vétéro-testamentaires annonçant la venue du néo-Messie charismatique, qui en incarne la réalisation du paradis national sur Terre.

Le passage suivant, apparemment également consacré à l'antisémitisme idéologique, révèle néanmoins le cheminement inverse du fascisme par rapport à l'extrême droite antisémite. Enfermés dans la prison de Văcărești dans la périphérie de Bucarest pour avoir planifié l'assassinat des personnalités juives et des hommes politiques censés être à leur solde, voici comment ils affinèrent leur réflexion idéologique et se détachèrent de leurs aînés, notamment de Cuza :

« Nous reprîmes l'étude du problème juif avec son origine et nos possibilités de le résoudre. Nous établîmes des plans d'organisation et d'action. Après un certain temps nous avons terminé nos discussions et nous étions arrivés à en tirer des lois, des vérités indiscutables, des axiomes. »³⁴

Les étudiants, du moins dans le récit a posteriori de Codreanu, et contrairement à leurs professeurs, remontent désormais de l'organisation et de l'action aux théories générales, l'idéologie se trouvant subsumée à la dynamique du mouvement. Le titre de la sous-section donne le ton : ces « pensées de vie nouvelle »³⁵ de la révolution « palingénétique » fasciste qui leur seraient venues en prison les font remonter de la solution pratique du problème juif (« 1. *La solution du problème juif n'est pas une utopie* ») à l'élimination du régime politique du moment (« 2. *Notre régime politique actuel ... constitue une véritable malédiction* ») et, plus généralement, à la solution du « 3. ... *problème de la corruption politique* »³⁶. Mais cette présentation, en 1936, de la mise en place de l'idéologie fasciste de l'action pour une

³³ *Ibid.*, p.133.

³⁴ *Ibid.*, p170-171

³⁵ *Ibid.*, p170.

³⁶ *Ibid.*, p171.

régénération nationale est elle-même soumise au récit de l'action, puisqu'elle intervient alors que les protagonistes, à commencer par Codreanu **Erreur ! Signet non défini.**, sont déjà en prison pour avoir voulu assassiner les politiciens corrompus par l'argent juif. Le système idéologique est d'autant plus tautologiquement parfait qu'il a été vérifié par l'action avant même d'avoir été énoncé sous forme de théorie.

La nouveauté qui émerge néanmoins en prison est le noyau de « parfaits » au sens religieux du terme, le groupe de moines-soldats autour duquel la lutte concrète des masses ainsi éduquées pour la régénération nationale pourra enfin être menée :

« Pour vaincre, il nous faudra d'abord extirper nos propres vices. La solution du problème juif est, en somme, beaucoup plus complexe que le professeur Cuza ne nous l'a enseigné. Elle est strictement liée à notre redressement moral. Et c'est le devoir de la jeunesse roumaine de lutter pour réaliser ce redressement si elle veut répondre à sa mission historique. ... Et pour procéder à la tâche, nous estimâmes qu'avant de nous préoccuper des défauts de notre nation, il fallait commencer par faire le bilan de nos propres péchés. »³⁷

Contrairement au pessimisme conservateur à l'égard de la nature de l'homme, le fascisme croit à la possibilité de sa transfiguration ici bas. Et avant de s'en prendre à l'ennemi et de purger la société, encore faut-il avoir préalablement épuré son âme et vérifié son propre patriotisme. Cette introspection exigeante est une des caractéristiques du nationalisme centre-européen, inquiet de son identité récente, mal assuré de sa légitimité dans un contexte multiethnique et appuyée sur les faibles forces de petites puissances³⁸. Ainsi purifié, le noyau devait passer à l'action de masse presque exclusivement au sein de la jeune génération, dont elle pouvait, nous l'avons vu, exploiter les frustrations sociales et les ressorts psychologiques du potentiel de sacrifice des caractères pas encore formés. La dynamique consistait à renverser la relation de domination au sein des générations par l'organisation d'un véritable conflit entre ces dernières, séparées en deux camps :

« L'organisation des jeunes, telle que nous la comprenions, outre qu'elle présentait les avantages d'une éducation de la jeunesse par elle-même, était nécessaire avant tout, pour isoler et défendre les jeunes gens du contact de la vie politique et de son abjection. ...

« Le mot d'ordre de la jeune génération devrait être : *Aucun jeune homme ne franchira plus le seuil d'un parti politique. Celui qui se laissera entraîner sera un traître à sa génération et à sa nation. ...* »

« C'était le commencement d'un monde nouveau, les fondements sur lesquels nous allions pouvoir bâtir l'avenir. »³⁹

Et cet avenir, nous le trouvons esquissé dans la suivante section consacrée à l'idéologie : « les dangers qui menacent un mouvement politique »⁴⁰.

L'idéologie de la Légion : foi et charisme à l'origine de l'homme nouveau et de la nation nouvelle

En fait, plusieurs sections de *Pentru legionari - La Garde de fer* sont consacrées à des éléments d'idéologie désormais convergents : la foi dans le mouvement plus que dans les idées, étayée par le charisme du chef, doit transformer le Roumain en Homme nouveau au

³⁷ *Ibid.*, p171-172.

³⁸ MICHEL, Bernard, Nations et nationalismes en Europe centrale, XIXe – XXe siècle, Paris, Aubier, 1995, p.8-9 : "La violence du nationalisme n'est pas tournée vers les autres : elle est d'abord interne, elle cherche à rassembler les membres de sa nation, à faire d'eux des acteurs plus conscients, plus solidaires. ... Depuis le début du XIXe siècle, c'est en soi que réside l'ennemi qu'il faut combattre pour devenir un meilleur citoyen de sa nation."

³⁹ CODREANU, *La Garde de fer, op. cit.*, p175-177.

⁴⁰ *Ibid.*, p238-244.

sein de l'école du nid légionnaire, en attendant que la nouvelle société ainsi créée remplace l'ancienne.

Les trois sections des « dangers qui menacent un mouvement politique », de la « Légion de l'Archange Michel »⁴¹ – comportant notamment les réflexions de Codreanu sur « la matière » et sur « la raison » ... – et de plusieurs sous-sections des « étapes du développement de la Légion »⁴² – dont « les principes fondamentaux de l'éthique légionnaire », « au-delà des formes », etc.. – ne font ainsi que répéter, derrière des annonces conceptuelles sonores, la nouvelle foi imposée en partage aux Roumains, au nom de l'unanimité nationale sublimé par le mouvement totalitaire.

Si les « dangers qui menacent un mouvement politique » sont une charge contre A.C. Cuza, ils comportent en miroir la spécificité du mouvement de Codreanu. La première sous-section, « le chef et ses adeptes »⁴³, pose le principe religieux d'appartenance au mouvement :

« Dans une organisation politique, n'entre pas 'qui veut' [selon la théorie de Cuza], mais 'qui le mérite' : celui qui est honnête, travailleur, discipliné, et il y demeure aussi longtemps qu'il reste fidèle à sa foi. »⁴⁴

Ce sont des qualités générales de caractère, dont le chef est seul juge, qui sont mises en avant, et aucunement une solidarité idéologique fondée sur un programme – fût-il antisémite⁴⁵ –, articulant un parti à la société existante. Et pour cause, dans le projet fasciste, c'est le mouvement qui est censé modeler et entraîner la société, même si les ressorts du charisme se situent dans la réponse adéquate et immédiate donnée par le chef aux aspirations de la société.

La sous-section sur « la critique du chef »⁴⁶ se présente, en apparence, comme une simple distinction entre le théoricien Cuza et le chef charismatique Codreanu. Mais la définition du chef politique comporte un volontarisme créationniste qui fait du chef ainsi considéré un demiurge écartant toute idéologie préétablie :

« Sur le second plan, le plan politique, on a affaire avec des hommes. Un chef doit se préoccuper avant tout de les utiliser, mais non pas tels qu'ils sont. Il doit les transformer *en forces humaines*. »⁴⁷

Le principal rôle du chef est donc d'organiser la société pour lui « donner une éducation technique et héroïque » et enfin la diriger « sur le champ de bataille ou dans la lutte contre la nature. »⁴⁸ La dimension immédiatement internationale, voire cosmique de la lutte ainsi engagée, renvoie au dépassement du simple champ national, ce qui suppose que le mouvement totalitaire a éliminé tous les concurrents et utilise la société comme une masse uniforme et obéissante contre des forces extérieures. Un tel chef, nous l'avons vu, outre les qualités d'organisateur et de manœuvrier, porte surtout les stigmates charismatiques de la « puissance d'attraction », du « don d'aimer » et de l'« art d'éduquer les hommes et de susciter leur héroïsme »⁴⁹.

⁴¹ *Ibid.*, p271-284.

⁴² *Ibid.*, p290-330.

⁴³ *Ibid.*, p238-240.

⁴⁴ *Ibid.*, p239.

⁴⁵ Cette sous-section comprend une charge contre « certains autres [qui] ont une idée fixe, ils croient sincèrement avoir trouvé la clef de tous les mystères, la solution de tous les problèmes et essaient d'en convaincre tout le monde. » *Ibid.*, p239.

⁴⁶ *Ibid.*, p240-243.

⁴⁷ *Ibid.*, p242.

⁴⁸ *Ibid.*.

⁴⁹ *Ibid.*, p242-243.

Ainsi, lorsque Codreanu aborde des sujets organisationnels, il aborde forcément les aspects idéologiques consubstantiellement liés, et inversement. Traitant de « la matière »⁵⁰ dans l'idéologie révolutionnaire, il rencontre l'exemplarité du mouvement qu'il a fondé :

« Entreprendre, sans avoir le sou, une organisation politique était difficile et téméraire en ce siècle où la matière est toute puissante et où personne ne se lance dans la moindre entreprise avant de se demander de combien d'argent elle dispose. Dieu a voulu montrer que la matière n'a joué aucun rôle dans les luttes et dans la victoire légionnaires. »

Idéologie et organisation se confondent donc dans le cas du mouvement légionnaire, école et église, lieu de formation et réceptacle de la foi du Roumain nouveau. La même convergence se retrouve dans le cas de « la raison »⁵¹, dont l'absence, héritage de l'antirationalisme du tournant du siècle, est également palliée par la foi vécue au sein du mouvement :

« *A part le manque d'argent, une autre caractéristique de nos débuts fut le manque de programme. ... Et pourtant, nous, c'était la même façon de croire qui nous avait rapprochés et non pas un raisonnement commun ; c'était une affinité de nos sentiments et de nos sensibilités et non pas une identité de nos modes de penser.* »⁵²

Les mêmes propos reviennent lorsque Codreanu, après l'idéologie et le mouvement, en évoque les membres : les « vertus des premiers légionnaires »⁵³ sont « la croyance en Dieu », « la foi dans [leur] mission », « [leur] amour mutuel » et « la communion dans le chant ». Cette mobilisation presque sans objet en fait des outils entre les mains du chef charismatique pour la conquête des masses.

Cette approche de l'émergence idéologique du fascisme en Roumanie à partir du processus de dégagement du vieil antisémitisme et même de la frustration socio-économique de la jeune génération – face au monopole réel ou fantasmé des Juifs sur les emplois urbains intéressants – doit se faire prioritairement par la lecture des textes du chef charismatique ou commandés et avalisés par lui. Lui seul peut marquer la séparation entre les idées antisémites du vieux Cuza et le mouvement des jeunes fascistes assoiffés d'embrigadement ; lui seul peut signaler le passage de la révolte estudiantine initiée par Ion Moța à la révolution de l'homme nouveau qui n'est pas seulement sociale et antisémite, mais globale au sein de la contre-société des « nids », les cellules du Mouvement légionnaire. J'ai développé ailleurs⁵⁴ la pratique essentielle de l'embrigadement collectif et des moyens mis en œuvre par le Mouvement pour entraîner la société entière dans cette nouvelle expérience du plus important des fascismes après les fascismes italien et allemand.

⁵⁰ *Ibid.*, p274-275.

⁵¹ *Ibid.*, p275.

⁵² *Ibid.*.

⁵³ *Ibid.*, p278-279.

⁵⁴ SANDU Traian, « La Garde de Fer : méthodes de mobilisation et d'encadrement », dans *Temps, espaces, langages, la Hongrie à la croisée des disciplines*, actes du colloque international organisé les 14-16 décembre 2006 par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises, Paris, mai 2008, L'Harmattan, *Les Cahiers d'Études hongroises*, p.395-415.